

## UN DISCOURS DE M. LÉON BLUM

*Mai 1945*

Le retour des hommes qui étaient les chefs politiques du pays à la veille et au moment même du plus grand désastre de son Histoire agite en nous des sentiments confus. Victimes de l'Allemagne nazie, ils ont droit à notre respect, à notre sympathie. Ils ont trop durement payé leur part de la dette commune pour que nous attendions d'eux qu'ils nous rendent des comptes. Mais nous attendions moins encore qu'ils nous donnent si vite des conseils.

M. Léon Blum, dans un discours d'ailleurs mesuré, et où il apparaît bien qu'il n'a rien perdu de ses dons dialectiques, nous enseigne qu'il y a grandeur et grandeur. C'est un mot dont il trouve qu'à la Radio on a un peu abusé, ces temps-ci. Qui cela « on » ? Quel que soit ce « on », M. Léon Blum lui rappelle que la véritable grandeur est d'ordre spirituel. Il ajoute, avec beaucoup de sagesse, que le vrai problème de la France tient dans trois mots : rajeunissement, renouvellement, régénération. Mais le secret, pour se renouveler, pour rajeunir, l'épreuve l'aura-t-elle appris aux hommes qui incarnaient la République à la veille du deuxième Sedan ? Ont-ils fait oraison durant ces cinq années, ceux que nous avons vus, dans le vent de la catastrophe, tourbillonner comme des fétus ?

M. Léon Blum nous confie que, dès son retour en France: « il a eu le sentiment d'une espèce de convalescence fatiguée, nonchalante, paresseuse, qui est un milieu propre au développement de toutes les infections »... On ne saurait mieux dire. Mais qui donc incarne encore parmi nous le régime

du système D, de l'enfant unique, de l'épargne sordide et du bistrot ? Qu'avez-vous fait de ce pays quand vous en étiez les maîtres ? Voici que, à peine débarqué, vous le mettez déjà en garde contre la tentation de la grandeur – d'une fausse grandeur, je le veux bien : mais craignez de lui fournir des prétextes pour se dérober à la vraie... Vous faites plus : vous lui soufflez qu'il a le droit de se montrer ingrat. Ah ! c'est cela surtout qui est dur à entendre. M. Léon Blum avertit les Français que la Résistance ne crée au profit de qui que ce soit un droit au pouvoir, – ni plus ni moins, sans doute, que la défaite et que la débâcle. « Car, ajoute-t-il innocemment, il n'y a guère de dictatures qui n'aient à leur origine la réalité ou l'apparence de grands services rendus à la nation. » C'est aux Bonapartes que songe ici le leader socialiste, à Hitler, à Mussolini, non au chef du gouvernement pour qui nous savons qu'il éprouve de l'admiration et de la gratitude. Il n'empêche qu'on peut rêver sur cette petite phrase, sur ce qu'elle signifie. Quels seront ses cheminements dans les esprits et dans les cœurs ?

Quelque chose en France pourtant a changé : M. Léon Blum ne trouvera plus en face de lui les insulteurs et les calomniateurs de l'extrême-droite, dont il a été la victime durant tant d'années, mais des hommes qui ont fait, eux aussi, le voyage au bout de la nuit, qui en reviennent sans illusions, sans rien attendre pour eux-mêmes, des hommes à qui la Révolution par la loi ne fait pas peur et qui l'appellent de tous leurs vœux. Ils ont le souci de l'honnêteté intellectuelle ; ils respectent leurs anciens adversaires qui, comme M. Léon Blum, ont souffert persécution pour la justice. Ils aimeraient mieux mourir que de devenir les complices d'un attentat contre les droits du citoyen. Ils savent quel péril guette un peuple aussi accablé, aussi épuisé que le nôtre, et que c'est le retour au vomissement. Et ce qu'ils redoutent par-dessus tout, ce sont les vieilles ornières qui nous ramèneraient droit à l'abîme d'où nous sortons à peine, dans un état qui fait frémir.